

# Beaumarchais



## EUGÉNIE

**Bibliothèque numérique Ali Ben Salah**

**Beaumarchais**



**Eugénie**

*Théâtre*

*1767*



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

**Bibliothèque numérique Ali Ben Salah**



*EUGÉNIE*

F. Delannoy

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le  
monde.

(*Eugénie*, acte III, scène IV.)

## Personnages

**LE BARON HARTLEY**, père d'Eugénie.

**LE LORD COMTE DE CLARENDON**, amant d'Eugénie, cru son époux.

**MADAME MURER**, tante d'Eugénie.

**EUGÉNIE**, fille du baron.

**Sir CHARLES**, frère d'Eugénie.

**COWERLY**, capitaine de haut-bord, ami du baron.

**DRINK**, valet de chambre du comte de Clarendon.

**BETSY**, femme de chambre d'Eugénie.

**ROBERT**, premier laquais de madame Murer.

*Personnages muets.* Des valets armés.

## Habillement des personnages

### SUIVANT LE COSTUME DE L'ÉTAT DE CHACUN EN ANGLETERRE

**LE BARON HARTLEY**, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or, une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet, un grand chapeau à la Ragotzi, une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit, un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

**LE COMTE DE CLARENDON**, jeune homme de la cour ; un habit à la française des plus riches et des plus élégants : dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni à revers de même étoffe.

**MADAME MURER**, riche veuve du pays de Galles : une robe anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à hottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas ; un grand fichu carré à dentelles anciennes attaché en croix sur la poitrine ; un tablier très long, sans bavette, avec une large dentelle au bas ; des souliers de même étoffe que la robe ; une barrette anglaise à dentelle sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir à rubans de même couleur.

**EUGÉNIE** : une robe anglaise toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de madame Murer ; le tablier de même que sa tante ; des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose ; une barrette anglaise à dentelle sous son chapeau.

**SIR CHARLES** : un frac de drap bleu de roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon ; culotte noire, bas de fil gris, grand chapeau uni, cocarde noire ; les cheveux redoublés en queue grosse et courte ; manchettes plates et unies.

**M. COWERLY**, capitaine de haut-bord : grand uniforme de marine anglaise ; habit de drap bleu de roi à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire ; veste blanche, même galon ; double galon aux manches et aux poches de l'habit ; boutons de métal en bosse unis ; grand chapeau bordé ; cocarde noire forte apparente, cheveux en cadenettes.

**DRINK** : habit brun à boutonniers d'or et à taille courte, fait à l'anglaise.

**BETSY**, jeune fille du pays de Galles : une robe anglaise de toile peinte, toute ronde, à bottes ; très petites manchettes ; fichu carré et croisé sur la poitrine ; tablier de batiste très long ; barrette à l'anglaise sur la tête ; point de chapeau.

*La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.*

Pour l'intelligence de plusieurs scènes, dont l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer ; celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon à droite, est la porte qui mène au jardin ; vis-à-vis, à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité

de connaître cette disposition des lieux, que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.



## Acte premier

### Scène première

Le théâtre représente un salon à la française, du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus ; de l'autre, une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron, et regarde après de côté et d'autre.

Le baron Hartley, madame Murer, Eugénie, Betsy.

BETSY

Comme tout ceci est beau ! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite ?

BETSY

Oui, monsieur ; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON

J'entends : ici dessus.

MADAME MURER

Vous ne sortez pas, monsieur ? il est six heures.

LE BARON

J'attends un carrosse... Eh bien ! Eugénie, tu ne dis mot ! est-ce que tu me boudes ? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin toute l'après-midi, avec ta tante.

EUGÉNIE

Cette maison est si recherchée...

MADAME MURER

Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient.

*Betsy sort.*

**Scène II**

Eugénie, le baron, madame Murer, Robert.

ROBERT

Monsieur, une voiture...

LE BARON, *à Robert, en se levant.*

Mon chapeau, ma canne...

MADAME MURER

Robert, il faudra vider ces malles et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT

On n'a pas encore eu le temps de se reconnaître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le capitaine ?

ROBERT

Dans Suffolk-Street, tout auprès du bague.

LE BARON

C'est bon.

*Robert sort.*

### Scène III

Madame Murer, le baron, Eugénie.

MADAME MURER

*Le ton de madame Murer, dans toute cette scène, est un peu dédaigneux.*

J'espère que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor ; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, et vous sentez que ce sont là de ces devoirs...

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le lord comte un tel, un grand seigneur, fort mon ami : comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine !

MADAME MURER

Ne voulez-vous pas y aller, monsieur ?

LE BARON

Pardonnez-moi, ma sœur ; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER

Comme il vous plaira pour celui-là ; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

LE BARON

Comment ! le frère d'un homme qui va épouser ma fille !

MADAME MURER

Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON

C'est comme si elle l'était.

MADAME MURER

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine !

LE BARON

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure, ni son ancienneté : je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON

De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

MADAME MURER

Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON

Honnête.

MADAME MURER

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON

Ma foi, presque toujours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.



MADAME MURER

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON

Quelle femme ! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées : croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre ?

MADAME MURER

Vous comptiez bien sur mon opposition, quand vous avez fait ce bel arrangement ; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve et riche, ma nièce est sous ma conduite, elle attend tout de moi ; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois ; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *brusquement.*

Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie ; tu m'obéiras, n'est-ce pas ?

*Il la baise au front, et sort.*

## Scène IV

Madame Murer, Eugénie.

MADAME MURER

Qu'il m'amène ses Cowerly ! *Après un peu de silence.* À votre tour, ma nièce, je vous examine... Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage : mais avec moi que signifie cet air ? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée... Le plus bel établissement des trois royaumes ! Votre époux est obligé de vous quitter ; vous êtes chagrine ; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amène, tout cède à vos désirs...

EUGÉNIE, *tristement.*

Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame ; d'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée ?

MADAME MURER

Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE

Il a bien changé !

MADAME MURER

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE

Que s'il avait eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serais pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER

Lorsque je vous ordonnai, miss ! À vous entendre, on croirait que je vous fis violence ! et cependant sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE

Mais si le comte a cessé de m'aimer !

MADAME MURER

En serez-vous moins milady Clarendon ?... Et puis, quelle idée ! un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder !

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il était tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer ! Je pleurais aussi, mais je sentais que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence !

MADAME MURER

Vous oubliez donc votre nouvel état, et combien l'espoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chère à son mari ? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante ?

EUGÉNIE

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER

Et moi je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE

Avec quel plaisir je m'avouerais coupable !

MADAME MURER

Vous fêtes plus que vous ne pensez : et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien

raisonnable ?

EUGÉNIE

Grâce aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord... n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons !

Son valet de chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser.

*Elle sonne.*

**Scène V**

Drink, madame Murer, Eugénie.

DRINK, *à Eugénie.*

Que veut milady ?

MADAME MURER

Encore milady ! On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres ?

DRINK

On l'attend atout moment ; les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER

Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. *À Drink.* Vous, allez voir s'il est arrivé.

DRINK

Bon, madame ! il serait accouru...

## Scène VI

DRINK, *seul.*

S'il me paye pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement : mais cela me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là ! Quelle douceur ! Elle apprivoiserait des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre pour avoir pu tromper une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.



**Scène VII**

Le comte de Clarendon, Drink.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Courage, mons Drink !

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savait là, milord ? On vous croit à Windsor.

LE COMTE

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous.

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE

Ce lieu est sûr apparemment ?

DRINK

Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bonhomme de

père est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le père est avec elles ?

DRINK

Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voyage ?

LE COMTE

Surcroît d'embarras ! Et elles sont ici ?

DRINK

D'hier au soir.

LE COMTE

Que dit-on de mon absence ?

DRINK

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE

Ah ! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage ?

DRINK

Oh ! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingère...

DRINK

Parlons, milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire ?

DRINK

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un contrat supposé, des registres contrefaits, un ministre de votre façon... Dieu sait... Tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la

piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins...

LE COMTE, *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et après une petite pause dit froidement :*

Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connaisse. *Il tire sa bourse et la lui donne.* Vous n'êtes plus à moi ; sortez ; mais si la moindre indiscretion...

DRINK

Est-ce que j'ai jamais manqué à milord ?

LE COMTE

Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK

Eh bien, je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la demoiselle, en vérité, c'est dommage.

LE COMTE

Vous faites l'homme de bien ; mais, à la vue de l'or, votre conscience s'apaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage...

DRINK

Fatal ! qui vous force à le conclure ?

LE COMTE

Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse ; des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. *À part.* Et, plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK

Mais comment cacher ici...

LE COMTE, *rêvant.*

Oh ! je... Quand une fois je serai marié... Et, puis, elles ne verront personne. Cette maison, quoique-assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer ; cette visite préviendra les soupçons...

DRINK, *se retournant.*

Les soupçons ! Qui diable oserait seulement penser ce que nous exécutons, nous autres ?

LE COMTE

Il a raison. *Il le rappelle.* Écoute, écoute.

DRINK

Milord !

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même temps à tout le monde. *À Drink.* Ont-elles déjà reçu des lettres ?

DRINK

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même, en se promenant.*

C'est mon intendant... Parce qu'il est prêt à rendre l'âme... Il me mande... Il me fait une frayeur avec ses remords... Le malheureux !... Après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras... Je crains qu'avant de mourir, il ne me joue le tour d'écrire la vérité. *À Drink.* Tu iras toi-même à la poste.

DRINK

Oui, milord.

LE COMTE

Prends-y garde, au moins. Il ne faudrait qu'une lettre comme celle que j'en reçois... Tu connais son écriture...

DRINK

J'entends. Tout ce qui viendra de là.

LE COMTE

Fort bien. Va m'annoncer.

*Drink sort par la porte qui conduit chez madame Murer.*

## Scène VIII

LE COMTE, *seul, se promenant avec inquiétude.*

Que je suis loin de l'état tranquille que j'affecte !... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chère... Elle aime les souffrances de son nouvel état... Misérable ambition !... Je l'adore, et j'en épouse une autre !... Elle arrive, et l'on me marie... Mon oncle... Oh ! s'il savait... Peut-être... Non, il me déshériterait... *Il se jette dans un fauteuil.* Que de peines ! d'intrigues !... Si l'on calculait bien ce qu'il en coûte pour être méchant... *Se levant brusquement.* Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme si je n'avais pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets !... Elle va venir... Ah ! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase... La voici... Qu'elle est belle !



## Scène IX

Madame Murer, Eugénie, le comte.

EUGÉNIE *en courant arrive la première ; puis elle s'arrête tout à coup en rougissant.*

LE COMTE, *s'avançant vers elle, et lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisait précipiter vos pas, Eugénie, Aurais-je eu le malheur de mériter...

*À madame Murer qui entre, en la saluant.* Ah ! madame, pardon, vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER

Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons ?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée ! J'aurais désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah ! milord !

MADAME MURER

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Et de quoi ? Vous m'effrayez ! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE

Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenait contre mes réflexions : mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante... la faute que je commettais contre mon père absent... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER

N'était-il pas indispensable ?

EUGÉNIE

Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... *baissant la voix.* Mon état...

LE COMTE *lui baise la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger ! *À part.* Infortunée !

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah ! qu'il me serait cher, s'il ne m'exposait pas...

LE COMTE

Je me croirai bien malheureux, si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi ? Ordonnez.

EUGÉNIE

Puisqu'il m'est permis de demander, je désire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah ! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE

Ma chère Eugénie !

EUGÉNIE

Je souhaiterais que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus longtemps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER

Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres !... Si près de mon oncle !... S'exposer... Cette colère si redoutable de votre père... Je pensais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez ?

LE COMTE

J'espérais vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous ? Un seul mot de ce dessein nous eût empêchés de venir à Londres.

LE COMTE, *vivement.*

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serais bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égalait le vôtre. *D'un ton très affectueux.* Aurais-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi ?

MADAME MURER

Il est charmant !

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonneriez-vous, milord ?

LE COMTE

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du

nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même ! Vos soupçons m'y contraignent ; je le ferai. *Prenant un ton plus rassuré.* Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux ; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle. Je disais : Quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur !... Vous pleurez, Eugénie !

EUGÉNIE *lui tend les bras, et le regarde avec passion.*

Ah ! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah ! mon cher époux ! la joie a donc aussi ses larmes !

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie !... *À part.* Dans quel trouble elle me jette !

MADAME MURER

Eh bien, ma nièce ?

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur : il fut trop timide.

LE BARON, *dehors, sans être aperçu.*

Pas un scheling avec.

MADAME MURER

Reconnaissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une âme féroce pour résister à tant de charmes.

**Scène X**

Le baron, le comte, madame Murer, Eugénie.

LE BARON, *en entrant, crie en dehors :*

Renvoyez-le, vous dis-je. *À lui-même en avançant.* L'indigne séjour ! la sotte ville ! et surtout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents !

MADAME MURER

Toujours emporté !

LE BARON

Eh bien, eh bien, ma sœur ! ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER

Je le crois, monsieur ; mais que doit penser de vous milord Clarendon ?

LE BARON, *saluant.*

Ah ! pardon, milord.



MADAME MURER

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON, *au comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE

Je suis fâché, monsieur...

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes !

LE BARON, *au comte.*

Comment la trouvez-vous, milord ? Mais vous vous connaissiez déjà : son frère et elle, voilà tout ce qui me reste... Elle était gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah ! quand elle sera mariée !... À propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, *interrompant.*

À moi, monsieur ? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON

Eh ! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER

Son mariage !

EUGÉNIE, *à part, avec frayeur.*

Ah ! ciel !

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE, *interrompant.*

Ah ! ah !... oui : c'est... c'est un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la

signature...

LE BARON

Non : il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Discours de valets... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche *regardant Eugénie* ; mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

MADAME MURER

Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant.*

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées... Je vous demande la permission, mesdames, de

vous voir le plus souvent...

MADAME MURER

Jamais aussi souvent que nous le désirons, milord.

*Le comte sort, le baron l'accompagne : ils se font des politesses.*

## Scène XI

Madame Murer, Eugénie.

MADAME MURER

Avec quelle adresse et, quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de nièce... À un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux... Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant !... Ah ! ma tante, que je l'aime !

MADAME MURER *l'embrasse.*

Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes.

*Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.*

## **Jeu d'entracte**

Un domestique entre. Après avoir rangé les sièges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret, et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

L'action théâtrale ne reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourrait essayer de lier un acte à celui qui le suit, par une action pantomime qui soutiendrait, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiquerait ce qui se passe derrière la scène pendant l'entracte. Je l'ai désignée entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plutôt aux petites choses qu'aux grandes. Les Comédiens Français, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fit plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les entractes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.

## Acte second

### Scène première

DRINK *seul, un paquet de lettres à la main. Il se retourne en entrant, et crie au facteur qui s'en va.*

À moi seul, entendez-vous ? *Il avance dans le salon.* Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. *Il lit une adresse.* Hem, m, m. À monsieur, monsieur le baron Hartley. Voilà pour le père. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc., etc. *Il en lit un autre.* Hem, m, m, ... Armée d'Irlande : c'est du fils. Ceci doit encore passer ; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. *Il en regarde une troisième.* Hem, m, m. Lancastre : voici qui paraît suspect. *Il lit.* À madame, madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'intendant de milord... main-basse sur celle-ci. Peste ! la jeune personne eût appris... À propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, et l'on apprend quelquefois... *Il hésite un peu, et, enfin, rompant le cachet, il lit.* « Madame, je touche au moment terrible où je vais rendre compte de toutes les actions de ma vie. » *Il parle.* Un intendant !... le compte sera long. *Il lit.* « Les remords me pressent, et je veux réparer, autant qu'il est en moi, par cet avis tardif, le crime dont je me suis rendu coupable, en portant le jeune lord, comte de Clarendon, à tromper votre malheureuse

nièce par un mariage simulé. » *Il parle.* Mon maître s'était douté de cette lettre !... c'est un vrai démon pour les précautions.



**Scène II**

Le comte, Drink.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink ?

DRINK

Milord ?

LE COMTE

Un mot, et je m'enfuis.

DRINK

Je vous écoute.

LE COMTE

J'avais oublié... J'étais si troublé en sortant... Mon mariage, qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui surtout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK

Elles ne connaissent personne à Londres.

LE COMTE

Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle : brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui a dits à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK

Quelle figure est-ce ?

LE COMTE

Tu ne connais que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé, depuis avec Laure, en lui reportant que lady Alton avait passé un jour entier ici ?

LE COMTE

Où diable vas-tu chercher lady Alton ?

DRINK

Ah ! vraiment non ! c'est plus nouveau que cela. C'était donc une des deux Ofalsen ? Ma foi, je confonds les époques : il en est tant venu !

LE COMTE

Eh non ! C'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine, à ce benêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK

Ah ! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE

S'il se présentait...

DRINK

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE

Je te l'avais recommandé.

DRINK

C'est ce que je disais. Mon maître n'oublie rien.

LE COMTE

Eh bien ?

DRINK, *s'approchant d'un air de confiance.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

**Scène III**

Eugénie, le comte, Drink.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

Ah ! milord !

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

**Scène IV**

Eugénie, le comte.

EUGÉNIE, *avec joie.*

Apprenez la plus grande nouvelle...

LE COMTE

Si elle intéresse mon Eugénie.

EUGÉNIE

Mon père est enchanté de vous. Ah ! j'en étais bien sûre ! Il faisait votre éloge à l'instant. Je me serais mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler ! exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment !

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent, mais il est mon père. Il est juste, il est bon. Venez, milord, que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie ! quoi, vous voulez !... quoi, sans nulle précaution...

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens : depuis trop longtemps les soupçons odieux outragent ta femme ; les regards méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état ; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras ! *À Eugénie.* Souffrez au moins que je le revoie encore avant, pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non : elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

**Scène V**

Madame Murer, Eugénie, le comte.

LE COMTE, *apercevant madame Murer.*

Ah ! madame, venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER

Le comte ici ! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE

Sur quelques mois en ma faveur échappés à son père, sa belle âme s'est échauffée. Elle veuf, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER

Ah ! milord, gardez-vous-en bien ! Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveillait et vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait soupçonner...

LE COMTE, *cachant sa joie sous un air empressé.*



Tout serait perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice.

*Il sort.*

## Scène VI

Madame Murer, Eugénie.

EUGÉNIE, *le regarde aller, et, après un peu de silence, dit douloureusement :*  
Il s'en va !

MADAME MURER

Mais vous avez donc tout à coup perdu l'esprit ?

EUGÉNIE

Être réduite à composer avec son devoir ; n'oser regarder son père : voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence ; sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges, et de sentir qu'on ne les mérite pas !

MADAME MURER

Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder !... d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE

N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès ? Le temps fuit, l'occasion échappe, les convenances

diminuent ; l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER

Votre époux est trop délicat pour vous exposer...

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans son air, de recherche dans son langage ? cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avait à la campagne était bien préférable.

MADAME MURER

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

**Scène VII**

Madame Murer, Eugénie, Drink.

MADAME MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK

Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER, *parcourant les adresses.*

D'Irlande : voici des nouvelles.

*Drink range le salon, et écoute la conversation.*

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frère ?

MADAME MURER.

Non. C'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps.

*Elle lit tout bas.*

EUGÉNIE.

Point de lettres de sir Charles ? Il est bien étonnant !...

MADAME MURER, *à Drink, qui ouvre une malle.*

Laissez cela. Betsy serrera nos habits.

*Drink sort.*

**Scène VIII**

Madame Murer, Eugénie.

EUGÉNIE, *pendant que madame Murer lit bas.*

Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER, *d'un ton composé.*

S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henry ne me paraît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère est mort !

MADAME MURER

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE

Je n'ai pas une goutte de sang.

MADAME MURER

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE, *lit en tremblant.*

« Mon cousin, grièvement insulté par son colonel, l'a forcé de se battre et l'a désarmé. Son ennemi vient de le dénoncer, ce qui a obligé sir Charles à prendre secrètement la route de Londres. Mais le colonel le suit, pour l'accuser chez le ministre. » Ah ! mon frère !

**Scène IX**

Le baron, madame Murer, Eugénie.

LE BARON

Eh bien ! parce que je m'endors un moment en jasant avec vous...

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frère s'est battu.

LE BARON

D'où savez-vous cela ?

EUGÉNIE

C'est ce que me mande sir Henry.

MADAME MURER, *avec importance.*

Et il a désarmé son homme : si ce n'était pas son colonel...

LE BARON

Son colonel tout comme un autre.



EUGÉNIE

Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

MADAME MURER

Où le prendre ?

EUGÉNIE

Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER

Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Milord Clarendon ne pourrait-il pas...

MADAME MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher lord ! Ah ! oui. Si monsieur lui fait la grâce d'accepter ses services.

LE BARON, *lui rendant son air.*

Ma foi, ce serait ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. *Il lit bas.* Diable ! *Il lit tout haut.* « Quand il ne réussirait

pas à le perdre, avertissez sir Charles d'être toujours sur ses gardes, le colonel a la réputation de se défaire des gens par toutes sortes de voies »... Bon ! cela ne peut pas être : un officier...

MADAME MURER

Cet évènement me ramène à ce que je vous disais tantôt, monsieur ; si, au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elles des vues plus relevées... Les protections aujourd'hui...

LE BARON

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir : vous aimez les lords, les gens du haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité, et la rendre malheureuse.

MADAME MURER

Et pourquoi malheureuse ?

LE BARON

Est-ce que je ne connais pas vos petits grands seigneurs ? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours ; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables, ne sont

qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires ; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent ; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

### MADAME MURER

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons ? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité ; c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, et alors les grâces de la cour...

### LE BARON

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises, n'est-ce pas ? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays ? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux appliquées ? Mais je veux encore que son importunité les arrache : eh bien, je lui préférerais toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir ; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée ; l'un vaut bien l'autre, je crois.

### MADAME MURER

Mais, monsieur...

LE BARON, *impatient.*

Mais, madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même ?

MADAME MURER, *fièrement.*

Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON *la saluant.*

À votre aise, ma sœur. Pour mes enfants moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle ! que je suis malheureuse !

**Scène X**

Robert, le baron, madame Murer, Eugénie.

ROBERT

Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON

Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu'il entre.

**Scène XI**

Le baron, madame Murer, Eugénie.

MADAME MURER

Un moment, s'il vous plaît, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON

Mais quelle politesse avez-vous donc, vous autres ? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir !

**Scène XII**

Le capitaine Cowerly, le baron, madame Murer, Eugénie.

LE CAPITAINE, *d'un ton bruyant.*

Bonjour, mon très cher.

LE BARON

Bonjour, capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y aviez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournais sans vous voir.

LE BARON

Et pourquoi ?

LE CAPITAINE

Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendait qu'il n'y avait personne au logis.

LE BARON

Je n'ai point donné d'ordre... Ma sœur ?

MADAME MURER, *sèchement.*

Ni moi. À peine arrivés, nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE

En ce cas, baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON

Capitaine, c'est ma sœur, et voici bientôt la tienne.

*Montrant sa fille.*

LE CAPITAINE, *à Eugénie.*

J'envie, mademoiselle, le sort de mon frère ; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER, *d'un air distrait.*

Comme dit fort bien monsieur, les précautions sont toujours utiles en affaires : chacun prend les siennes.



LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais où donc est-il ?

LE BARON

Qui ?

LE CAPITAINE

Votre fils.

LE BARON

Mon fils ? Qui le sait ?

MADAME MURER

À quoi tend cette question, monsieur ?

LE CAPITAINE

N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres ?

LE BARON

Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne sais autre chose, sinon que j'ai raison... Mais connaîtrais-tu déjà l'aventure de mon fils ?

LE CAPITAINE

C'est une misère, une vétille, moins que rien.

LE BARON

Sans doute ; il n'y a que la subordination...

MADAME MURER, *sèchement.*

J'admire comment monsieur a le don de tout deviner : nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE

Moi, je l'ai vu, madame.

EUGÉNIE

Mon frère ?

LE CAPITAINE

Oui, mademoiselle.

LE BARON

Où ? quand ? comment ?

LE CAPITAINE

Au parc, avant-hier, sur la brume. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours ; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son colonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est-ce pas cela ?

MADAME MURER

Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE

Où pourrions-nous le trouver, monsieur ?

LE BARON

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE

Ma foi, je n'en sais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire : j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayons besoin est justement celle que monsieur ignore.

LE CAPITAINE

Mais, madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure ; et en lisant tout à l'heure le billet du baron, je croyais de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER

Cela est d'autant plus malheureux, que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE

Oh ! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il ? Je vous dirai bientôt...

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Ce n'est que le comte de Clarendon.

LE CAPITAINE

Le neveu de milord duc ?

MADAME MURER

Pas davantage.

LE CAPITAINE

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez...

MADAME MURER, *d'un air vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE

Vous avez raison. Je regardais en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention... Eh parbleu ! c'est un homme à lui. Je disais bien... Je reconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la française, sa petite maison.

MADAME MURER, *fièrement.*

Petite maison, monsieur ?

LE BARON

Eh ! petite ou grande, faut-il disputer sur un mot ? Il suffit qu'il nous la prête... Il était ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE

Aujourd'hui ? Je l'aurais parié à Windsor.

Il en arrivait.

C'est ma foi vrai. J'oubliais que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER et EUGÉNIE, *en même temps.*

Le mariage !

LE CAPITAINE

Oui, demain. Mais vous m'étonnez ; il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON

Je le savais bien, moi.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire ?  
Quel mariage ?

LE CAPITAINE

Le plus grand mariage d'Angleterre : la fille du comte de Winchester : un gouvernement que le roi donne au jeune lord

en présent de noces. Mais c'est une chose publique, et que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieux ! où me cacher ?

MADAME MURER

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE

Quoi, sérieusement ? Dès que madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON

Il est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle ! moi qu'on a consulté sur tout ! ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublée, les articles signés, sont autant de chimères ?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah ! malheureuse !

LE BARON

Mais, ma sœur, cela me paraît assez positif : qu'avez-vous à répondre ?

MADAME MURER

Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je sais de très bonne part, moi, que le comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE

Ah ! oui. Quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connaissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial ?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des



découvertes, et dont il s'est amusé apparemment ?

LE CAPITAINE

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère ! moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus soutenir le supplice où je suis.

LE CAPITAINE

Mademoiselle me paraît incommodée.

LE BARON

Ma fille ?... qu'as-tu donc, ma chère enfant ?

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me sens pas bien, mon père.

MADAME MURER

Je vous l'avais dit aussi, ma chère nièce ; nous devons nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

**Scène XIII**

Le baron, le capitaine.

LE BARON

Pardon, capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu, baron ; je prends bien de la part...

LE BARON, *le ramenant.*

Ah çà, mon fils, je te prie : comment dis-tu qu'il se fait appeler ?

LE CAPITAINE

Le chevalier Campley.

LE BARON.

Campley ? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais... C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE

J'irai demain soir au Parc, et si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON

À merveille.

*Ils sortent par la porte du vestibule.*

## **Jeu d'entracte**

Betsy sort de la chambre d'Eugénie, ouvre une malle, et en tire plusieurs robes l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse et qu'elle étend sur le sofa du fond du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements et un chapeau galant de sa maîtresse, qu'elle s'essaye avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

## Acte troisième

### Scène première

Betsy, Drink, Robert.

DRINK, *à Robert, en disputant.*

Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer ?

ROBERT

Mais c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de monsieur.

DRINK, *plus haut, en colère.*

L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons ? Es-tu valet de chambre ici ?

BETSY, *à genoux, se retourne.*

Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée.

*Elle prend des robes sous son bras, et va pour entrer chez Eugénie.*

DRINK, *courant après.*

Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles ?

*Il veut l'embrasser.*

BETSY, *s'esquivant.*

Ah ! sans doute... Non, vous pouvez les emporter.

*Elle entre chez Eugénie.*

**Scène II**

Drink, Robert.

DRINK, *revient prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT

Voilà bien du bruit pour rien.

*Ils enlèvent une malle, et sortent.*



### **Scène III**

EUGÉNIE, BETSY

Eugénie sort de chez elle, marche lentement, comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde, Betsy qui la suit, lui donne un fauteuil ; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux, sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.

## Scène IV

EUGÉNIE, *assise, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'entourne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... *Les valets viennent chercher la deuxième malle. Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.* Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh ma mère ! c'est bien aujourd'hui que je dois VOUS pleurer. *Elle se lève vivement.* C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah ! malheureuse ! c'était alors qu'il fallait penser ainsi. Dieux ! le voici !

*Elle tombe dans son siège.*

**Scène V**

Eugénie, le baron.

LE BARON

Tu es ressortie, mon enfant ; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je ?

*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE *tremblante.*

Non, non, monsieur ; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment ; car elle est engouée de ce milord, qui franchement est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux

yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée ? Ce n'est pas la centième. On ferait peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là : mais lorsqu'elles n'intéressent personne, et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je suis hors de moi !

LE BARON, *tirant un siège auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.*

Viens, mon Eugénie, baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE, *troublée, se lève.*

Mon père !...

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE, *se laissant tomber à genoux.*

Ah ! mon père...

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, miss ? Je ne vous reconnais plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'est moi...

LE BARON, *vivement.*

Quoi ? c'est moi.

EUGÉNIE, *éperdue, se cachant le visage.*

Vous la voyez...

LE BARON, *brusquement.*

Vous m'impatentez. Qu'est-ce que je vois ?

EUGÉNIE, *morte de frayeur.*

C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON, *avec violence.*

C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous ? *Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père sans répondre.* Seriez-vous cette malheureuse ?

EUGÉNIE, *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée  
par la crainte :*

Je suis mariée.

LE BARON *se lève, et la repousse avec indignation.*

Mariée ! sans mon consentement !

*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le baron à sa fille pour la  
relever.*

## Scène VI

Madame Murer accourant ; le baron, Eugénie.

MADAME MURER

Quel vacarme ! quels cris ! À qui en avez-vous donc, monsieur ?

LE BARON *relevait tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil, et reprend toute sa colère.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente miss s'est mariée à l'insu de ses parents.

MADAME MURER, *froidement.*

Point du tout : je le sais.

LE BARON, *en colère.*

Comment, vous le savez ?

MADAME MURER, *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON

Et qui suis-je donc, moi ?

MADAME MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON, *étouffant de fureur.*

Eh ! mais... Eh ! mais, vous me feriez mourir avec votre sang-froid et vos injures ! On m'ose déclarer...

MADAME MURER, *fièrement.*

Voilà son tort. Je le lui avais défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je-assez malheureuse !

MADAME MURER, *froidement.*

Laissez-moi parler, milady.

LE BARON



Milady ?

MADAME MURER

Oui, milady ; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON, *outré.*

À ce milord ?

MADAME MURER

À lui-même.

LE BARON.

Je devais bien me douter que votre misérable vanité...

MADAME MURER, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON

Contre lui ? mille. Et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique !

LE BARON

Il est bien question de cela ! Je louais son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent, mais qui me l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui ; car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON

Avec les hommes, et scélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE, *toute en larmes.*

Ah ! mon père, si vous le connaissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON

C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger son séducteur !

MADAME MURER

Mais moi ?...

LE BARON, *furieux.*

Vous ?... vous êtes mille fois...

MADAME MURER

Point de mots, des choses.

LE BARON, *avec feu.*

C'est un homme incapable de remords sur un genre de fautes dont la multiplicité seule fait ses délices ; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feraient son désespoir dans la sienne ; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes, ou choisit les complices de ses dérèglements.

MADAME MURER

Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général ; et plus vous reconnaissez de mérite à

votre fille, plus elle est propre à le ramener.

### LE BARON

Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs ; de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables. La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes, dont il aura peut-être la bassesse de se faire un triomphe à ses yeux ; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin, dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyais plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE, *du ton du ressentiment que le respect réprime.*

En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'aurait été dangereux pour moi.

MADAME MURER, *avec impatience.*

Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs ; mais...

LE BARON

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important ?

MADAME MURER

Quel garant ? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion ; la franchise de son caractère qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire ; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs ; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur, qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est-il pas bien méritoire ? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir ? Et qu'en voulez-vous conclure ?

MADAME MURER

Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrais ; mais...

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'âme d'un libertin est inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avaient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

MADAME MURER

C'est où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures ; mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON, *haussant épaules.*

Il l'adore ! c'est encore un de leurs termes, *adorer*. Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes ; ceux qui les trompent les adorent ; mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER

Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON

Comment ?

MADAME MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.*

Lorsque avant peu...

LE BARON, *à sa fille.*

Bon ! Est-ce qu'elle dit vrai ?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah ! mon père, comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relevant avec tendresse.*

Réellement ? Eh bien... eh bien... eh bien, mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. *À part.* Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE

De quel poids mon cœur est soulagé !

MADAME MURER, *avec joie.*

Milady, embrassez votre père.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse la milady : sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE

*Avec feu.* Toute la vie, mon père ! *Par exclamation.* Ah ! milord, quel heureux jour pour nous !

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées.*

Mais dites-moi donc un peu, vous autres : puisqu'elle est la femme de ce milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage ? Car aussi on n'y comprend rien.



MADAME MURER

Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON

C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER

Drink est son homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

*Elle sonne.*

## Scène VII

Cette scène marche rapidement.

Le baron, madame Murer, Drink, Eugénie.

LE BARON

Vous avez raison ; je saurai bientôt... *Saisissant Drink au collet.*  
Viens ici, fripon : dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarrassé.*

Du mariage ! Est-ce qu'on aurait appris... Oh ! maudit  
intendant !...

LE BARON, *vivement.*

Cet intendant ? Parleras-tu ?... Faut-il...

DRINK, *effrayé.*

Non, non, monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous  
fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez ?

LE BARON

Oui.

DRINK *À part.*

Il faut mentir ici. *Haut.* Il est véritable, le mariage.

LE BARON

Véritable ? Eh bien, ma sœur ?

MADAME MURER

Il vous ment.

DRINK

Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne mens pas, misérable ?

DRINK, *à part.*

Allons, tout est découvert ; quelque autre lettre sera venue.

LE BARON

Raconte-moi le fait : je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK

Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON

Traître !

MADAME MURER, *retenant le baron.*

Mon frère !

LE BARON

Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK, *cherchant et tirant une lettre de sa poche.*

Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler... Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de milord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui ?

DRINK

Elle est adressée à madame.

MADAME MURER

À moi ? D'où me vient cette préférence ? Et quel rapport cet intendant...

DRINK, *surpris.*

Comment, quel rapport ? C'est le même qui a fait le mariage...

MADAME MURER, *prenant la lettre au baron.*

D'honneur, si j'y entends quelque chose. Elle est décachetée.

LE BARON

Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier, étant l'époux de ma fille ?

DRINK, *tout à fait troublé.*

Quoi, monsieur ! c'est du nouveau mariage que vous parlez ?

LE BARON.

Et duquel donc ?

MADAME MURER *a lu.*

Ah ! le scélérat !

*Elle porte les mains à son visage, qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre.

*Il sort.*

**Scène VIII**

Le baron, madame Murer, Eugénie.

MADAME MURER, *avec horreur.*

Il nous a trompés indignement ! Ma nièce n'est pas sa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puissant !

*Elle tombe dans un fauteuil.*

MADAME MURER

Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale, de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez-vous fait ?

MADAME MURER, *effrayée.*

Mon frère, par pitié, suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est ?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère...

LE BARON, *hors de lui.*

Et tu l'as méritée... Sexe perfide ! femmes, à jamais le trouble et le déshonneur des familles ! Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance ? Avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs ?... Tu l'as osé ; toutes tes démarches se sont trouvées fausses ; tu as été séduite, trompée, déshonorée ; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps.*

Ah ! mon père, ayez pitié de mon désespoir ; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer !

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Ôtez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

*Il sort.*



**Scène IX**

Madame Murer, Eugénie.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

Ah ! madame, m'abandonnerez-vous aussi ?

MADAME MURER

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE

Ah ! ma tante, venez, seconde-moi : courons nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison...

MADAME MURER

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui !... moi !... vous me faites frémir.

MADAME MURER

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE *outrée.*

Et je serais assez lâche, après son indignité... Je devrais respecter un jour celui que je ne peux plus estimer ! j'irais aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée ! Plutôt mourir mille fois !

MADAME MURER, *fermement.*

Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre serait le fruit du découragement.

EUGÉNIE *au désespoir.*

L'opprobre ! m'en reste-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir.

*Elle rentre dans sa chambre.*

## **Scène X**

MADAME MURER, *seule, la regarde aller.*

Elle me quitte, et n'écrit pas... *Elle se promène.* Un père en fureur qui ne connaît plus rien ; une fille au désespoir qui n'écoute personne ; un amant scélérat qui comble la mesure... quelle horrible situation ! *Elle rêve un moment.* Vengeance, soutiens mon courage ! Je vais écrire moi-même au comte : s'il vient... Traître, tu payeras cher les peines que tu nous causes !

## **Jeu d'entracte**

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur ; il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. IL y court. Un moment après, il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule ; il rentre sans lumière, suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon, armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre ; comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui rendre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

## Acte quatrième

### Scène première

Madame Murer ; Robert, portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entracte : le salon est obscur.

MADAME MURER *tient un billet, et en marchant se parle à elle-même.*

Il viendra. *Au laquais.* Vous avez été bien longtemps !

### ROBERT

Il n'était pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel ! il se marie demain, tout est sens dessus dessous : on ne savait où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER, *à part.*

Il viendra... Écoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte ; tiens-toi là sans remuer ; et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

### ROBERT

Il doit donc entrer par là ?

MADAME MURER

Faites ce qu'on vous dit.

*Robert sort par la porte du jardin.*

## **Scène II**

MADAME MURER, *seule, se promenant et frappant du billet sur sa main.*

Il viendra !... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne ! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père !... Je dois pourtant l'en prévenir. *Elle regarde sa montre.* J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu maintenant... c'est comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici. Qu'il a l'air accablé !

### Scène III

Le baron, madame Murer.

MADAME MURER, *d'un ton sombre.*

Eh bien, monsieur, êtes-vous satisfait ? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur.

LE BARON *s'assied sans rien dire près de la table, et s'appuie la tête sur les mains, d'un air accablé.*

MADAME MURER, *continuant.*

Des éclats ! de la fureur ! sans choix de personnes.

LE BARON, *sourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

MADAME MURER

Un homme livré à ses emportements !

LE BARON, *désespéré.*

Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre



héritage, il est trop cher : aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin.

*Il se lève, et se promène avec égarement.*

MADAME MURER

Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON

Je l'ai pris, mon parti !

MADAME MURER

Quel est-il ?

LE BARON, *marchant plus vite et gesticulant violemment.*

J'irai à la cour... oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du roi : il ne me rejettera pas. *Madame Murer hoche la tête.* Et pourquoi me rejetterait-il ? Il est père... Je l'ai vu embrasser ses enfants.

MADAME MURER

La belle idée ! Et que lui direz-vous ?

LE BARON *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai : Sire... vous êtes père, bon père... je le suis aussi ; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur ; il sert Votre Majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu roi ; il sert comme mon père, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles ; il sert comme je servais lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit, il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écouterà, et j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité ; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, sire, grâce pour mon fils et justice pour ma fille.

MADAME MURER

Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON, *vivement.*

S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme... Le roi est juste ; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien : ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas ; au-dessus tout est égal ; et j'ai vu

le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand.

*Il va et vient.*

MADAME MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, monsieur le baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance !... et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

MADAME MURER, *très ferme.*

Les lois ! la puissance et le crédit les étouffent souvent ; et puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! est-ce ainsi qu'on se venge ? Eh ! la justice naturelle reprend ses droits partout où la justice civile ne peut étendre les siens. *Après un peu de silence, d'un ton plus bas.* Enfin, mon frère, il est temps de vous dire mon secret : avant deux heures le comte sera votre gendre, où il est mort.

LE BARON

Comment cela ?

MADAME MURER *s'approche de lui.*

Écoutez-moi. J'ai envoyé à milord duc un détail très étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet ; ensuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter ; mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON

Il ne viendra pas.

MADAME MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit... Voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour !

LE BARON, *surpris.*

Quoi, ma sœur, un guet-apens ! des pièges !

MADAME MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage ?

LE BARON

Vous avez raison ; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de

lui, je l'attaquerai.

MADAME MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON

Il me tuera ? Eh bien, je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

**Scène IV**

MADAME MURER, *seule.*

Va, vieillard indocile, je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

**Scène V**

Madame Murer, Robert.

ROBERT, *accourant.*

Madame, j'ai entendu essayer une clef à la serrure ; je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MURER

Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle ; éteignez, éteignez.

*Le laquais éteint les bougies ; ils sortent.*

## Scène VI

Le comte, sir Charles.

Le comte est en frac, le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main ; de l'autre, il conduit sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.

LE COMTE

Vous êtes ici en sûreté, monsieur ; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... N'êtes-vous pas blessé ?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit, mais apprenez-moi de grâce, monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurais infailliblement succombé ; ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE

Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas. On m'appelle le comte de Clarendon.



SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi, c'est le comte de Clarendon !... J'étais destiné à vous tout devoir, milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE

Comment serais-je assez heureux...

SIR CHARLES

Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE

Vous êtes le chevalier Campley, pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte ?

SIR CHARLES

C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs : aujourd'hui vous veniez de sortir à pied ; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, et j'étais prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué : c'est la deuxième fois depuis mon arrivée ; mais ce soir, sans vous, milord...

LE COMTE

Je suis enchanté de cette rencontre : le bien que ces dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES

Je me suis annoncé sous le nom de Campley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES

Contre mon colonel. Il me poursuit ; mais vous jugez, à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE

Cela est horrible ! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve cependant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrète : j'y venais à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *souriant.*

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE

Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir : je viens... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES

C'est une grisette, sans doute ?

LE COMTE

Ah ! rien moins ! Voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des

suites... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié.

*Le comte le mène au jardin, revient, et ferme la porte après lui.*

## Scène VII

Madame Murer, Eugénie ; le comte a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte ; Betsy tient une lumière, elle l'allume les bougies sur la table, et se retire ensuite.

MADAME MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'est trop résister, Eugénie ; je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'âme. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang ; et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER, *fièrement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE

Quel sombre accueil ! À quoi dois-je l'attribuer ?

MADAME MURER, *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE

Que dites-vous ? ces vains bruits d'un mariage auraient-ils opéré...

EUGÉNIE *vivement, à elle-même.*

Affreuse dissimulation !

MADAME MURER *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. *Au comte.* Ainsi, tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit !

*Eugénie s'assied, et couvre son visage de son mouchoir.*

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourrait-il...

MADAME MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez !...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme ?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'aurait dit que mon indignation pût s'accroître encore !

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices ; démens celui de ta conscience, qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis.

*Elle lui donne la lettre de Villiams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*

LE COMTE *a lu, et dit à part.*

Tout est connu.

MADAME MURER

Il reste anéanti.

LE COMTE, *hésitant.*

Je le suis en effet ; et je dois m'accuser, puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant, m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes ; mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER, *à part.*

Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE, *plus vite.*

Vous fûtes outragée sans doute, Eugénie ; mais votre vertu en est-elle moins pure ? A-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice ? Un profond secret met votre honneur à couvert ; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurais-je fait tort qu'à moi ? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour, une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE *se lève et le regarde avec dédain.*

Ô le plus faux des hommes ! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais.

Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir.

*Elle entre dans sa chambre.*



MADAME MURER *au comte, en entrant après elle et emportant la lumière.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux ?

LE COMTE *avec chaleur.*

Non, je la suis.

**Scène VIII**

LE COMTE *seul.*

Elle se croit déshonorée, il suffit ; elle est à moi, elle sera à moi. Ah ! qu'ai-je fait ! Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

**Scène IX**

Le comte, sir Charles rentrant.

SIR CHARLES, *dans l'obscurité.*

Milord !

LE COMTE

Est-ce vous, chevalier Campley ?

SIR CHARLES

C'est moi.

LE COMTE

Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble.

*Il veut entrer chez Eugénie.*

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, milord ? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce sont des valets : je vous rejoins.

## **Scène X**

SIR CHARLES, *seul, d'un air de méfiance.*

Il y a un grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient de fermer la porte... Il a l'air troublé, milord... L'explication doit avoir été orageuse.

**Scène XI**

Sir Charles, madame Murer.

MADAME MURER *sort de la chambre d'Eugénie sans lumière, et dit à elle-même en marchant.*

Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons.

*Elle traverse le salon, et sort par la porte du jardin.*

## **Scène XII**

SIR CHARLES, *seul, écoute, et n'entendant plus rien, dit :*

Ha ! ha ! cette voix a un rapport singulier... *Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.* C'est un homme bien lâche que ce colonel !... car ces gens n'étaient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de milord Clarendon ! mon libérateur, l'homme qui doit solliciter ma grâce auprès du roi ! que de titres pour l'aimer !... J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

### **Scène XIII**

Madame Murer, sir Charles.

MADAME MURER *rentre, et dit à des gens qui sont derrière elle :*

N'entrez que quand on vous le dira ; vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie vous fondrez sur lui et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe.

*Elle traverse le salon en silence, et rentre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.*

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison ! Serais-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ?...



## Scène XIV

Le baron, sir Charles.

LE BARON *entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière.*

Le projet de ma sœur m'inquiète, Clarendon serait-il ici ?

SIR CHARLES *tire son épée, et, marchant fièrement au baron, lui met la pointe sur le cœur, et lui dit :*

Qui que vous soyez, n'avancez pas !

LE BARON *crie, en portant la main à la garde de l'épée :*  
Quel est donc l'insolent...

SIR CHARLES, *d'un ton encore plus fier.*  
N'avance pas, ou tu es mort !

**Scène XV**

Le baron, sir Charles.

Des valets armés entrent précipitamment avec des  
flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON, *reconnaissant sir Charles.*

Mon fils !

SIR CHARLES

Ô ciel ! mon père !

LE BARON

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure ?

SIR CHARLES

Chez vous ! Et quel est donc cet appartement ?

*Montrant celui où il a vu entrer le comte.*

LE BARON

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah ! grands dieux ! quelle indignité !

## Scène XVI

Madame Murer, le baron, sir Charles, les gens.

MADAME MURER, *accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement :*  
Sir Charles !... C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES, *au désespoir.*  
Affreux évènement ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER  
Il va sortir.

SIR CHARLES, *troublé.*  
Ma sœur ! mon libérateur ! Je suis épouvanté de ma situation.

MADAME MURER.  
Osez-vous balancer ?

SIR CHARLES, *les dents serrées.*  
Balancer ?... Non, je suis décidé.

MADAME MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

**Scène XVII**

Madame Murer, le baron, sir Charles, les gens, Betsy, le comte, Eugénie.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre sa porte, et, retenant le comte, dit :*  
Ils sont armés ! Ô Dieu ! ne sortez pas.

LE COMTE, *la repoussant.*  
Je suis trahi. *À sir Charles.* Mon ami, donnez-moi mon épée.  
*Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.*

*Presque en même temps.*

EUGÉNIE, *effrayé.*  
C'est mon frère !

LE COMTE  
Son frère !

SIR CHARLES, *furieux.*  
Oui, son frère.

LE COMTE, à Eugénie, avec mépris.

Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable !

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuse.

LE COMTE

Votre colère, vos dédains n'étaient, qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE, *tombant mourante sur un fauteuil ; Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER, *au comte.*

Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderais au vil motif de la crainte ! ma main serait le fruit d'une basse capitulation !... Jamais.

MADAME MURER

Qu'as-tu donc promis tout à l'heure ?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendais hommage à la vertu malheureuse : sa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissait mon cœur, elle allait triompher ; mais je méprise des assassins.

LE BARON

M'as-tu cru capable de l'être ? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges ?

MADAME MURER, *fortement, aux valets.*

Saisissez-le.

SIR CHARLES *se jette entre le comte et les valets.*

Arrêtez !

MADAME MURER, *plus fort.*

Saisissez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES, *d'une voix et d'un geste terribles.*



Le premier qui fait un pas...

LE BARON, *aux valets.*

Laissez faire mon fils.

*Madame Murer va se jeter dans un fauteuil, en croisant ses mains sur son front, comme une personne au désespoir.*

SIR CHARLES, *au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.*

Ma présence vous rend ici, milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre État. Voilà votre épée. *Il la lui présente.* C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, milord, sortez. Je vais assurer votre retraite ; nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour à tour, dit à plusieurs reprises :*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi.

*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le baron retient les valets, et lui livre le passage.*

## Scène XVIII

Eugénie, le baron, madame Murer, leurs gens, sir Charles.

MADAME MURER, *furieuse, se relevant, et s'adressant à son neveu :*

C'était donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie, dont toute la famille était si vaine...

MADAME MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles... vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable ! Ah ! ma sœur ! pardonne mon erreur. Reçois... *Il lui prend les mains.* Elle ne m'entend pas. *À sa tante.* Ne songez qu'à la secourir.

*Madame Murer, Betsy et Robert, qui se détachent du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras.*

## Scène XIX

Le baron, sir Charles, les gens.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du baron.*

Et vous, mon père, recevez pour elle le serment que je fais...  
Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé ; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour, je jure, par vous, qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON

Viens, mon cher fils.

*Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*

## **Jeu d'entracte**

Betsy sort de l'appartement d'Eugénie, très affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer, et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans ses goussets ; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en revient promptement avec un flacon de sels, ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur ; un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant, et lui dit tout bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond, et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sur son bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main ; elle l'entre chez Eugénie. Un moment après, les acteurs paraissent, le valet se retire, et le cinquième acte commence. Il serait assez bien que l'orchestre, pendant cet entracte, ne jouât que de la musique douce et triste, même avec des sourdines, comme si ce n'était qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine ; le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

## Acte cinquième

### Scène première

Sir Charles, madame Murer, sortant de la chambre  
d'Eugénie.

MADAME MURER

Passons ici, maintenant qu'elle est un peu calmée ; nous y  
parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai  
appris... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur  
ne connaît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

## Scène II

Madame Murer, sir Charles, Eugénie sortant de sa chambre l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.

EUGÉNIE

Qu'ai-je entendu ? Mon frère...

SIR CHARLES, *lui baisant la main.*

Chère et malheureuse Eugénie ! si je n'ai pas pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous...

SIR CHARLES, *avec fermeté.*

Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu ! et vous allez égorger votre semblable !

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon semblable ? un monstre !

EUGÉNIE.

Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES, *fièrement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu ! sauvez-moi de mon désespoir... Mon frère... au nom de la tendresse, et surtout au nom du malheur qui m'accable... Serai-je moins infortunée, moins perdue, quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre ?... *Plus fort.* Et si votre présomption se trouvait punie par le fer de votre ennemi ? quel coup affreux pour un père ! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin... *D'une voix brisée.* pour une malheureuse fille que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir.

*Madame Murer se jette sur un siège contre la table et appuie sa tête dessus.*

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *désespérée, du ton le plus violent.*

Non, je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves ? Ah ! je me méprise, trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colère.*

L'honneur outragé s'indigne de tes discours, et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah ! barbare ! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ?

*Madame Murer la retient, sir Charles sort.*



### Scène III

Eugénie, madame Murer, Betsy.

EUGÉNIE, *continuant avec égarement.*

Le spectacle de son épée sanglante, arrachée du sein de mon époux... *D'un ton étouffé.* Mon époux ! Quel nom j'ai prononcé ! Mes yeux se troublent... Les sanglots me suffoquent...

*Madame Murer et Betsy l'assoient.*

MADAME MURER

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE, *pleurant amèrement.*

Non, l'on ne connaîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est ! s'il savait quel cœur il a déchiré !

MADAME MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chère fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh ! plutôt à Dieu que je fusse entrée dans la tombe, le

jour qu'au mépris du respect de mon père, je me rendis à vos instances ! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER, *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi, miss !...

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égarer... Ah ! pardon, madame : oubliez une malheureuse... *D'une voix ténébreuse.* Où donc est sir Charles ?... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler... Mon frère ou son ennemi percé de coups...

## Scène IV

Les acteurs précédents, le baron entre.

EUGÉNIE, *lui crie avec désespoir.*

Mon père, vous l'avez laissé sortir !

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien ? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, *à part* ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon père ? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour ? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie ? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter ? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout à fait épuisé ?

LE BARON, *avec colère.*

Imprudente ! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir !

*Betsy sort par le vestibule.*

**Scène V**

Eugénie, madame Murer, le baron, sir Charles sans épée.

LE BARON, *apercevant sir Charles.*

Mon fils !

MADAME MURER

Sitôt de retour !

LE BARON

Sommes-nous vengés ?

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

Ô mon père ! vous voyez un malheureux... À deux pas d'ici j'ai trouvé le comte, il a voulu me parler ; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre ; mais lorsque je le chargeais le plus vigoureusement... ô rage mon épée s'est rompue...

LE BARON

Eh bien, mon fils ?...

SIR CHARLES

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte ; je ne regarde point cette affaire comme terminée ; j'approuve votre ressentiment ; je connais, comme vous, les lois de l'honneur ; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER

Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avais prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton désespéré.*

Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur ! ma chère Eugénie ! je t'avais promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *assise, d'un ton mourant.*

Le ciel a eu pitié de mes larmes ; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... Ô mon père !... ô mon frère !... serez-vous plus inflexibles que lui ? La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. *Ici sa voix baisse par degrés.* Mais ce sacrifice lui suffit ; j'étais seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort.

*Elle tombe épuisée ; madame Murer la reçoit dans ses bras.*

**Scène VI**

Le baron, sir Charles, madame Murer, Eugénie, les yeux fermés, renversée sur le fauteuil, Betsy.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER

À l'heure qu'il est !... si matin... Courez. Qu'on n'ouvre pas.

*Betsy sort.*

**Scène VII**

Madame Murer, le baron, sir Charles, Eugénie.

LE BARON

Pourquoi ?

MADAME MURER

Il y a tout à craindre... un homme aussi méchant... son oncle...

LE BARON

Que peut-on nous faire ?

MADAME MURER

Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frère... un ordre supérieur... votre fils... que sait-on ?...

SIR CHARLES

Il n'est pas capable de cette lâcheté.

MADAME MURER

Il est capable de tout.



**Scène VIII**

Les mêmes acteurs ; Betsy, accourant.

BETSY, *tout essoufflée.*

C'est le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, MADAME MURER, *ensemble.*

Clarendon !

LE BARON

Je le voudrais.

BETSY

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me suit.

Scène IX

Les mêmes, le comte de Clarendon entre précipitamment,  
sans épée.

LE BARON, *avec horreur.*

C'est lui.

Il veut la voir mourir.

MADAME MURER, *pleurant.*

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. *Il avance vers lui, et met l'épée à la main.* Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES, *se jetant au-devant de lui.*

Mon père, il est sans armes.

LE COMTE

J'ai cru que le repentir était la seule qui convînt au coupable. *Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.* Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avalissait en te trompant ; je te jure un

amour, un respect éternels. *Se levant avec effroi.* Ô ciel ! l'horreur et la mort m'environnent ! que s'est-il donc passé ?

SIR CHARLES, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard ; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE, *vivement.*

Non, non ! l'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER, *pleurant.*

Hélas ! nous n'espérons plus rien.

*Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.*

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. *D'un ton plus doux.* Eugénie ! chère épouse ! cette voix qui avait tant d'empire sur ton cœur, ne peut-elle plus rien sur toi ?

*Il lui prend la main.*

EUGÉNIE, *rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne, et dit :*

Dieu ! j'ai cru le voir...

LE COMTE, *se remettant à ses pieds.*

Oui, c'est moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de sa tante, dit en frissonnant, sans regarder :*  
C'est lui !

LE COMTE

L'ambition m'égarait, l'honneur et l'amour me ramènent à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, *les yeux fermés et levant les bras.*

Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE, *avec feu.*

Non, jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi *il montre sir Charles en se levant, j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle, et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevait au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur ; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et vos*

vertus. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous ; il serait venu lui-même ici vous l'annoncer ; mais, le dirai-je ? il a craint que je ne pusse jamais obtenir, mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix faible, lente et coupée.*

C'est vous !... j'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre... ne m'interrompez point... Je rends grâce à la générosité de milord duc... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux ; mais vous m'appartenez ; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux !... qu'osez-vous rappeler ?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai, mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez,

mon repentir, tout vous enchaîne, et vous ôte la liberté de refuser ma main ; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur ; consultez vos parents ; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au comte.*

Ce qu'elle se doit est de refuser l'offre que vous lui faites ; je ne suis pas insensible à votre procédé, mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie ; je ne survivrais pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE, *veut se lever pour sortir, sa faiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances ; le parti que j'ai pris est inébranlable ; j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer.*

Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER, *fièrement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte et d'un ton de dignité.*

Vous avez raison : celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance... *À Eugénie avec plus de chaleur.* Mais, cruelle ! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? et l'être infortuné qui le devra bientôt le jour n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution ? C'est pour lui que j'élève une voix coupable : lui raviras-tu, par une double cruauté, l'état qui lui est dû ? et l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? *En s'adressant à tous.* Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. *Il tombe aux pieds du baron.* Mon père !

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence :*  
Je vous la donne.

LE COMTE *s'écrie :*

Eugénie !

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille ; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

*Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler.  
Le comte lui coupe la parole.*

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va, tu mérites de vaincre ; ta grâce est dans mon sein, et le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah ! mon frère, ah ! ma tante, la vue du contentement que je fais naître en vous me remplit de joie à mon tour.

*Madame Murer l'embrasse avec joie.*

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne ; ah ! la mienne est extrême ; cet événement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au comte.*

Généreux ami, que d'éloges nous vous devons !



LE COMTE

Je rougirais de moi, si je n'avais aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens, voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE, *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.*

Ô ma chère Eugénie !...

*Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.*

## **Table des matières**

Personnages

Habillement des personnages

Acte premier

Scène première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX

Scène X

Scène XI

Jeu d'Entr'acte

Acte second

Scène première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX

Scène X

Scène XI

Scène XII

Scène XIII

Jeu d'Entr'acte

Acte troisième

Scène première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX

Scène X

Jeu d'Entr'acte

Acte quatrième

Scène première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX

Scène X

Scène XI

Scène XII

Scène XIII

Scène XIV

Scène XV

Scène XVI

Scène XVII

Scène XVIII

Scène XIX

Jeu d'Entr'acte

Acte cinquième

Scène première

Scène II

Scène III

Scène IV

Scène V

Scène VI

Scène VII

Scène VIII

Scène IX